

Liberté

LIBERTÉ
ART & POLITIQUE

La voix (extrait)

Roger Fournier

Volume 10, Number 1 (55), January–February 1968

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/29587ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Fournier, R. (1968). La voix (extrait). *Liberté*, 10(1), 45–51.

Tous droits réservés © Publications Gaëtan Lévesque, 1968

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

Érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>

la voix

(extrait)

...rythme aussi, il s'était retourné vers elle dans un couloir, un jour, et il avait surpris son corps en marche, son corps animé de rythme, chargé de félinité et de féminité. Alors il s'était arrêté, l'oeil englué à ces genoux qui s'élançaient innocemment hors de la jupe courte. Jeunesse, beauté, jeunesse, beauté, amour, jeunesse, et quoi ensuite ? Rien... Rien, lui semblait-il, rien que cela qui s'en allait au rythme de l'horloge. Michel s'était appuyé au mur, âgé de trente ans, devant sa secrétaire qui en avait vingt-deux à peu près. Alors il s'était senti perdu, c'est-à-dire envahi par un tel besoin de vivre, en même temps qu'il était émerveillé par toutes les richesses du monde, tellement émerveillé par tout ce qu'il y avait de passionnant à faire dans une vie qu'il en avait eu envie de pleurer.

— Qu'est-ce qu'il y a ? lui avait demandé sa secrétaire en souriant, câline-coquette, car elle se savait à l'origine de l'état dans lequel se trouvait son petit patron.

— Rien... Rien, je te trouve belle, c'est tout.

— Ah ! Bon, je te croyais malade, ou quelque chose du genre. Tu as l'air vraiment bizarre.

Ce jour-là, il avait trouvé des images en quantité, et son superviseur l'avait félicité chaudement.(1) Aujourd'hui il se

(1) D'après certains indices, j'ai l'impression qu'ils ont déjà couché ensemble. (Note de l'auteur).

sentait différent. C'était la même fille qui marchait derrière lui, mais le bruit rythmé de ses pas était recouvert par le souvenir de la voix qui l'avait troublé.

Pour trouver cette Image du Monde qu'on lui avait demandée, on ne lui avait pas encore donné de date limite, car il s'agissait du plus gros projet de la Q.I.P. La Q.I.P., sigle de Quebec Image Producers, était la plus grande maison de triprime de l'Etat du Québec. C'était une société de l'état du Québec, libéré, bien entendu, mais pour faciliter ses relations avec les Américains et les Canadiens anglais, le gouvernement québécois avait donné un nom anglais à son plus puissant organe de culture. Quelques extrémistes avaient protesté, comme d'habitude, mais comme il y avait des Américains et des Anglais partout, il fallait bien s'entendre avec eux. D'ailleurs, il était écrit en noir sur blanc dans la nouvelle constitution, qu'une fois le Québec séparé, le gouvernement de ce nouveau pays agirait à sa guise. Alors, prisonniers de ce principe, privés des Anglais pour leur barrer la route, les jeunes dirigeants du nouvel état faisaient tout ce qu'ils voulaient, et c'était merveilleux: ils imposaient la religion catholique pour faire plaisir à la Société Saint-Jean-Baptiste (qui avait été l'un des artisans de la "libération"), l'étude de l'anglais, du chinois et du russe, à cause des développements économiques. L'étude du français venait en dernier, puisque c'était notre langue maternelle... et aussi parce qu'après la disparition du Général de Gaulle, l'idée des "quelques arpents de neige" était remontée à la surface, et la France, prise dans l'étau du marché commun, s'était mise à réclamer à grands cris les quelques millions de dollars qu'elle nous avait prêtés aux jours glorieux du Général. Le Québec aurait bien aimé rendre cet argent au plus vite, mais pour se mettre à la page dans le domaine des divertissements en Amérique du Nord, il avait dû investir cette somme fabuleuse dans la fondation d'un cirque énorme, entreprise déficitaire s'il en fût jamais, puisque tout l'argent qu'il faisait à Montréal, il le perdait en tournée dans la province, où il n'y avait presque plus personne, parce que les démographes n'avaient pas été capables d'empêcher le peuple de se ruer à l'assaut des gran-

des villes. Donc, impossibilité de rendre cet argent à la France. Il aurait fallu emprunter des Américains, mais ceux-ci, se souvenant de tout le tort que leur avait causé le général, ne voulaient pas en entendre parler. Des échanges de lettres entre la France et le Québec, on en vint aux échanges de gros mots. Un jour, notre illustre ministre de la culture termina une conversation téléphonique en disant à son homologue français: "D'la mardo!", puis il raccrocha. A Paris, l'homme d'état prit un autobus ultra-rapide pour se rendre à la Maison du Québec, et il exigea sur-le-champ une traduction de l'expression québécoise. Quand il sut tout ce qu'il y avait de vulgaire dans ces quelques mots, il fit une colère épique, voulut rompre les relations diplomatiques de la France avec le Québec, mais finalement se contenta de provoquer notre ministre de la culture en duel. Il arriva ici deux heures plus tard, à bord du Concorde privé de l'état français, se rendit sur nos illustres Plaines d'Abraham, et d'une botte majestueuse, rendit invalide le poignet droit de notre ministre proposé aux choses culturelles...

Ainsi donc, il y avait des heures difficiles pour les nouveaux dirigeants de notre pays tout neuf, mais enivré de "liberté", le peuple n'y faisait pas attention, donnait carte blanche à ses chefs.

Michel entra dans son bureau, dont les murs étaient recouverts des plus belles images qu'il avait inventées depuis le début de sa carrière. Cela faisait un décor fatigant pour les yeux, du moins pour les yeux de celui qui entrait là pour la première fois, mais pour lui, c'était différent. Il s'était habitué. Il pouvait regarder en même temps "belle comme le jour" et "pour qui sont ces serpents qui sifflent sur nos têtes?" sans avoir mal à la rétine de l'oeil.

Le pupitre de Michel était recouvert d'une glace. Il s'en servait pour se coiffer, mais surtout pour voir à l'envers la gueule de ses visiteurs. Spécialiste de l'image, il savait qu'il faut se méfier des visages. En effet, un visage peut sembler beau si on le regarde de face, mais si on le regarde à l'envers, soit en se couchant par terre, soit au moyen d'une glace, il peut paraître laid. Michel avait décidé d'accepter comme beaux,

seulement les visages qui subiraient cette épreuve avec succès. Comme il ne pouvait pas se coucher aux pieds de tout le monde qu'il rencontrait, il avait fait installer cette glace sur son pupitre.

Tous les jours, sa secrétaire venait s'y coiffer en se penchant. Michel aimait beaucoup cette position, qui donnait du poids aux seins de la jeune fille. Parfois, elle venait simplement y regarder ses mains qui étaient belles, et vues à travers la glace, elles paraissaient encore plus belles. Michel passait des heures délicieuse à se couler dans la contemplation des choses en général, à regarder des étoffes, des corps, des photos, car c'était son devoir de chercher, de chercher sans cesse l'image qui plairait au public. Il était "Voyeur d'Images" et c'était un métier passionnant. Parfois, il lui arrivait de penser à l'ancêtre de la tripurime: la télévision, et il riait en pensant à tout ce monde qui devait travailler pour faire une demi-heure de spectacle: décorateur, caméramen, perchistes, etc... D'ailleurs, la qualité de la télévision avait baissé rapidement, et dans le domaine du divertissement, elle avait été supplantée par une nouvelle invention: la tripurime. Cela voulait dire: image pure à trois dimensions. Il s'agissait d'images en couleurs, à trois dimensions, et on disait qu'elles étaient pures parce que souvent elles étaient privées de son, mais cela ne dérangeait personne. En général, c'étaient des images reposantes, gratuites, qui se contentaient d'être belles. On disait qu'elles étaient pures à cause de cela aussi. Dans les foyers, on les regardait en se détendant; on admirait sans se soucier d'apprendre des choses sur la politique ou autres balivernes du genre. Le peuple n'avait plus peur de rien, car il n'avait plus besoin de travailler pour vivre. Dix heures de travail par semaine était un maximum. Si rapide et si affolant quelques années plus tôt, le rythme de la vie avait diminué. On s'allongeait dans des fauteuils, on léchait des glaces roses, on buvait du vin doux, et le sommeil prolongé engourdisait les hommes, qui engraisaient. A vingt-cinq ans, si un jeune homme n'avait pas le courage de s'adonner à un sport quelconque, en plus de regarder la tripurime, il était flasque. Dans cette atmosphère tiède, énervée, les sexes pendaient, sans force. Les femmes, elles, habituées

depuis toujours à l'indolence, n'avaient pas perdu leur appétit. Privées de leur relation sexuelle, elles avaient la langue longue, tendaient les narines à droite et à gauche, cherchant à dépister l'odeur du membre ferme, essayant de découvrir un ventre inexistant ou une cuisse musclée. A dix-huit ans, un jeune sportif ne pouvait pas marcher seul dans la rue pendant plus de cinq minutes sans avoir à suivre l'une ou l'autre de ces enragées.

La Q.I.P., c'est-à-dire la Quebec Image Producers, faisait partie intégrante de tout ce contexte amollissant. Elle avait pour fonction de donner de la tripurime au peuple pour meubler ses loisirs de plus en plus nombreux, pour le distraire, pour lui plaire, en un mot, pour le rendre de moins en moins actif. Les chefs sentaient bien qu'on était sur une pente glissante et qu'on s'en allait vers un inconnu redoutable, mais le gouvernement était irréversible. Le peuple avait découvert le repos, et il s'en gavait. Caton était bien mort.

Michel, lui, faisait partie de ces quelques privilégiés dont les fonctions étaient de nourrir les appétits des autres. Dans son bureau, il cherchait. Ce jour-là cependant, il se trouvait subitement dérangé, atteint dans ses fonctions créatrices par cette voix inconnue soudainement sortie de la ville, autant dire de nulle part. Car rien de plus anonyme que les milliers de maisons et les millions d'habitants qui composaient la ville de Montréal. Il avait suffi d'une sonnerie de téléphone, d'une voix de fille, de mots...de mots inqualifiables. Oui, c'était cela, des mots simples mais qui, prononcés par cette voix devenaient inqualifiables. Donc, il avait suffi de ces quelques mots pour lui faire perdre son équilibre, sa tranquillité.

Il était trois heures trente. En temps normal, il aurait cherché l'inspiration d'une manière ou d'une autre, soit en projetant des diapositives sur le mur, soit en demandant à sa secrétaire de se déshabiller pour la regarder, lui faisant prendre des postures étranges qu'il examinait minutieusement à travers la glace de son pupitre. Mais ce jour-là, il n'avait pas envie de faire quoi que ce fût: il était tout entier attentif à écouter les secondes qu'il faisait se bousculer à la porte du temps, car il trouvait que ce dernier n'était pas pressé.

— Tu peux t'en aller, dit-il finalement à sa secrétaire, qui le regardait depuis une demi-heure, souriante, disposée.

— Ça ne va pas?

— Ça va, ça va...

— C'est drôle, j'ai l'impression que ça ne va pas.

— Ça va, je te jure.

Michel se fermait. (Il pensait à ce dialogue ridicule: — "Ça va?

— Ça va. — Ça ne va pas? — Ça va..." Dans le milieu, on passait la moitié de la journée à échanger ces deux phrases, et on s'en contentait.) Il aurait parlé s'il avait été préoccupé par un problème technique. Bien sûr, parce qu'un problème technique n'a rien d'humain et on peut en discuter n'importe quand avec n'importe quel collaborateur. Cela fit penser à Michel que jusque là, dans sa vie, il n'avait eu que des problèmes techniques. Il s'était marié mais son mariage avait été sans complications, sans heurts; une chose propre qui avait donné satisfaction aux quatre beaux-parents. "Et à moi aussi, il faut l'avouer..." Il avait aimé sa fiancée, comme tout le monde, mais il lui sembla tout à coup qu'elle n'était jamais entrée dans son intimité comme cette voix venait de le faire. C'était peut-être parce que la voix était venue le poindre au coeur même de sa vanité, et à la source de ces désirs que l'homme ne veut pas avouer. Une fiancée, une épouse, ne peut jamais parler à "son" homme comme la voix venait de le faire. Pour réussir ces mots-là, et leur accent, il faut la liberté du coeur et du corps. Voilà l'une des choses qui l'avait troublé le plus, chez la voix: la liberté. "On dirait qu'elle a le don de la liberté totale..." Privé de cette voix, Michel se sentait comme une femelle à qui on vient de faire l'amour; une femme qu'on a pénétrée jusqu'à la garde et qui s'aperçoit tout à coup que son possesseur est parti. Pourquoi s'en est-il allé? "Où es-tu? N'étais-tu pas bien, là, au creux de moi-même. Tu me quittes comme si j'étais une mauvaise terre..." Amertume, angoisse, tristesse des cuisses vidées de leur cavalier.

La secrétaire de Michel dit "aurevoir" comme d'habitude et elle referma la porte derrière elle. Ce jour-là, Michel oublia

de penser à elle qui s'en allait dans le long corridor: clic-clac, clic-clac. "Salut, à demain." Clic-clac "bye-bye", clic-clac, clic-clac, les hanches qui roulent, les fesses qui font signe de suivre, les petits seins blottis à l'intérieur de la robe, tressaillants, clic-clac, clic-clac, et une jeune fille se retrouve dans la rue merveilleusement folle, au coeur de l'après-midi, libre, jeune, belle dans le soleil de Montréal, loin des explosions qui déchirent le Vietnam.

A quatre heures dix, Michel sortit de son bureau en vitesse, sans même saluer ses collègues qui flânaient dans le corridor. Il courut jusqu'à la rue Saint-Mathieu, trouva facilement le numéro 1935, et appuya sur le bouton de l'appartement 209, où il n'y avait pas de nom inscrit. "Clandestinité!" pensa Michel. "La fille se cache de ses parents... Pourtant, aujourd'hui, ce n'est pas la peine... Tous les parents savent que leurs filles profitent de leur jeunesse, contrairement à ce qu'ils ont fait, eux, les pauvres... Je me demande ce que ça va donner comme réaction, au bout du compte, quand..."

ROGER FOURNIER